

sous le brouillard, une mer de nuage
lentement dérivante et ses ouates
se mamelonnent sous le vent, - il en
recourbe des crêtes en crochet,
de sorte qu'on s'imagine voguer par
la nuée sur un radeau de bois léger
tout baigné de soleil».

« Le nuage dévale, en grandes
fumées, chassées. On respire
sa fraîcheur, son odeur de
brouillard. Plus fines que des
épinges de framboisier, on
voit même ses gouttelettes
qui filent.»

POURRAT

POURRAT

Ceci n'est pas un guide.
Ce n'est pas non plus une œuvre littéraire,
Ce pourrait être un carnet de voyage...
Imaginons que l'auteur de ce carnet de voyage existe.
Il part, livres en poche, à la découverte de l'Auvergne
« côté soleil levant ». Ses compagnons de route
ont pour noms Pourrat, Vialatte, Gachon, Sand,
Sekoya, Graveline ...
Depuis Ambert, son camp de base, il va à la rencontre
des paysages du Livradois et du Forez,
guidé par les mots des écrivains.
Il ne nous reste qu'à le suivre ... En route !



« L'Auvergne est un secret
plutôt qu'une province. C'est
quand on l'a trouvée qu'on
la cherche le plus ».

VIALATTE

Partenaires du projet :

Société des Amis d'Henri Pourrat, Fédération des maisons d'écrivains et des patrimoines littéraires,
Transfo, Association des Bibliothécaires du Livradois-Forez, Centre culturel du Pays d'Ambert « Le Bief »,
Radio France Bleu Pays d'Auvergne, Agence départementale de développement touristique du Puy-de-Dôme,
Office de Tourisme de Thiers, Office de Tourisme d'Ambert.

Partenaires financiers :



Photographies : Franck WATEL, Géry BOILEAU, Michel THENOT/Parc Livradois-Forez, Benoit BARRES.

« Près du Creux de l'Enfer,
L'Auvergne l'autre côté soleil levant
trouvait
sa juste place car le tintement
de sa voix était infernal aussi ».

« L'Auvergne est une île lointaine,
peinte en bistre sur un
méridien numéroté. Cela,
Alexandre Vialatte l'a découvert
et son cœur avait raison ».

POURRAT

Paysages d'écrivains en Livradois-forez



« Le monde n'est plus fait que de cette
montagne. Le pays bas s'est effacé
sous le brouillard, une mer de nuage
lentement dérivante et ses ouates
se mamelonnent sous le vent, - il en
recourbe des crêtes en crochet, de
sorte qu'on s'imagine voguer par
la nuée sur un radeau de bois léger
tout baigné de soleil ».

POURRAT

Rédaction : Cécile Auréjac - bouillat.com • COM & GERY - Impression : Fusium

Des livres,
des livres,
des livres, partout sur le bureau,
la table, au pied du lit, sur les étagères.

J'ai bien essayé de ranger ce capharnaüm,
d'y mettre un peu d'ordre, mais je n'ai
pas pu m'empêcher de feuilleter ici et là :
un roman, un récit, les *Chroniques
de La Montagne de Vialatte*... Celui-ci
se dévore comme une boîte de chocolats.
On se dit « c'est le dernier », mais
on ne résiste pas à entamer le suivant.
Des chroniques-chocolats au goût sucré,
amer ou piquant.

Chroniques de la montagne...
Elles portent bien leur nom. Des textes
qui emmènent là-haut. Et cette écriture
pleine de pépites... Comme si, au cours
de la lecture, un mot brillait un peu plus
qu'un autre. Vialatte écrit et de ses mots
coule la lumière des montagnes.
Puis surgit une phrase inattendue
qui intrigue :

« J'ai compris le Midi, l'Allemagne, le désert. Ils comblent
de façon ou d'autre... Je ne comprendrai jamais ces
villages auvergnats qu'on voit perchés sur la montagne
dans le vent et les hivers. » 1

Comprendre... Mais quoi ?
Que ressent-on là-haut ?

« Je voyage, ce n'est pas pour connaître
les choses, c'est pour être dépaysé »...

Là-haut.
Alors pourquoi rester en bas ?

Très bien. Cette fois-ci,
c'est décidé, je pars. En route
pour le dépaysement.

« À toi la route, les découvertes, les navigations enfiévrées.
À toi l'Amérique, sois Colomb ; je ne veux te donner
que la boussole... » 2

Là-haut, s'il faut en croire la biographie
de Vialatte, c'est le Livradois-Forez,
autour d'Ambert. Des paysages qui

« donnent des leçons d'au-delà. » 2

au croisement d'une route de montagne,

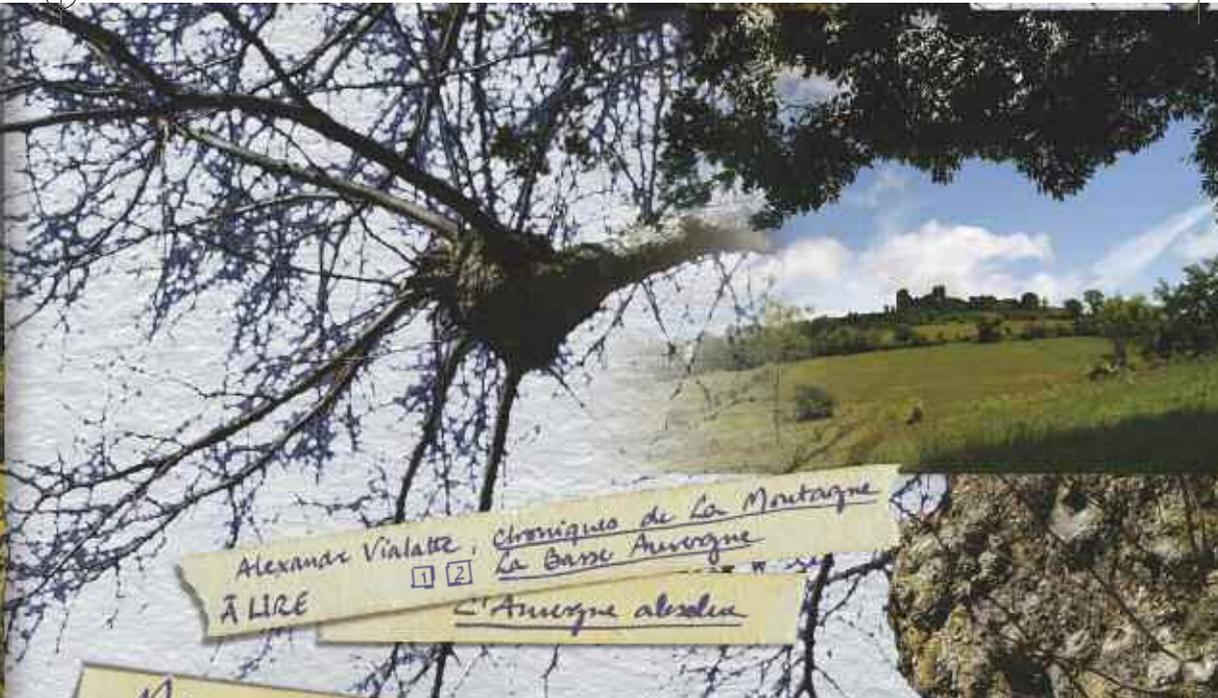
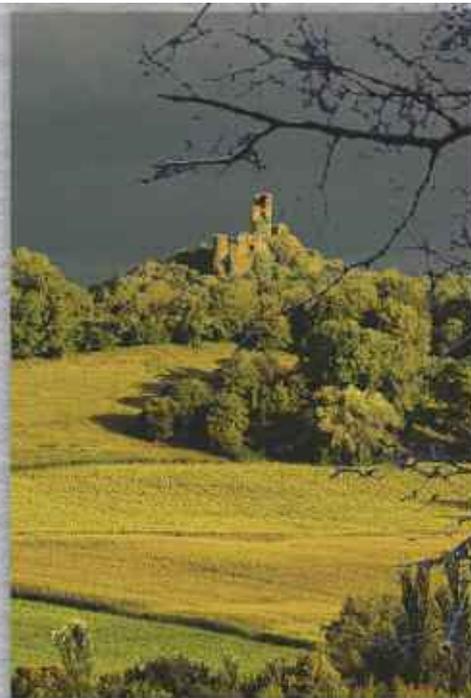
« l'auberge, la croix, le sapin, notre destinée
humaine »...

Là-haut.

Alors pourquoi rester en bas ?

Très bien. Cette fois-ci,
c'est décidé, je pars. En route
pour le dépaysement.

« À toi la route, les découvertes, les navigations enfiévrées.
À toi l'Amérique, sois Colomb ; je ne veux te donner
que la boussole... » 2



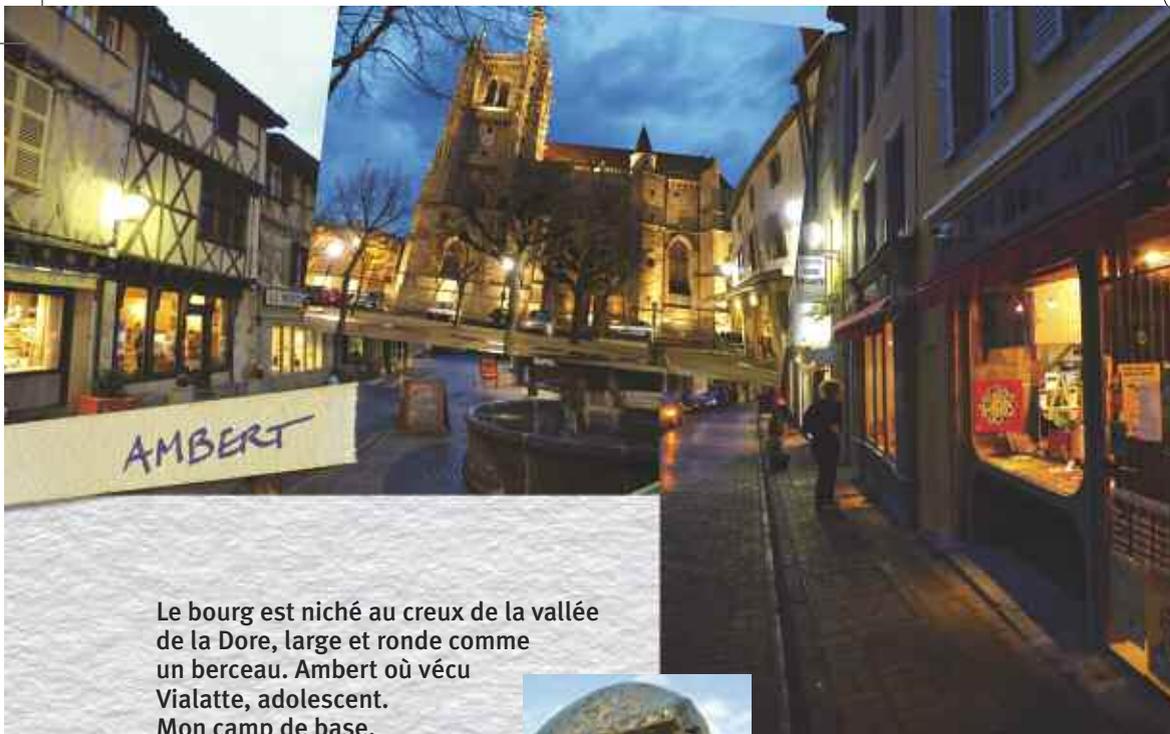
Ma porte d'entrée pour le Livradois.
Une porte toute mangée de lierre.
Vialatte doit bien avoir connu
cette grande citadelle abandonnée.

« Les Auvergnats (...) furent saisis comme leurs
contemporains de la fièvre du Moyen-Age. Ce fut
alors qu'ils bâtirent ces ruines inconfortables mais
grandioses où les seigneurs de cette époque
avaient le goût vertigineux de se loger. Rien de
plus amer, de plus puissant que ces vestiges.
Plantées dans le granit comme des épées rouillées,
les vieilles tours gardent encore avec allure des
paysages et des socles faits pour exalter leur génie... »

Une silhouette toute noire sur l'horizon,
un château qui s'enroule sur la colline,
tout troué vers le ciel. Autour,
le paysage se déploie en paravents
jusqu'à l'horizon.

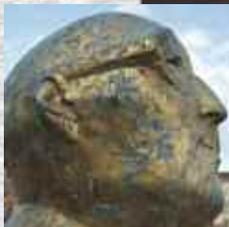
Sur ma carte,
d'autres portes
gardent l'entrée :
Viverols, Busséol, Ravel,
Martinanches, Le Vernet- la-Varenne :
autant de vieilles épées rouillées
plantées autour du massif.
J'aurais pu entrer par le Vernet-
la-Varenne pour aller à Ambert :
une porte plus humble, avec
son château plein de tours.
J'en ai trouvé une carte postale.





Le bourg est niché au creux de la vallée de la Dore, large et ronde comme un berceau. Ambert où vécut Vialatte, adolescent. Mon camp de base.

Devant la gare trône un buste doré de l'écrivain. Aucun lieu n'aurait pu être plus juste pour l'accueillir que cette petite gare de province parfum pistache-vanille, au bord de la Dore. Pourtant j'en savoure l'ironie : Vialatte n'écrivait-il pas qu'



« on n'est jamais plus mort qu'en bronze car les statues ne font que nommer l'oubli. L'obscurité oublie anonymement les hommes, la gloire les oublie par leur nom. » ? [3]

Le centre-ville a des airs d'un autre temps : le jardin public, les vieilles devantures, les rues pavées, les crépis colorés et les grandes allées avec le kiosque à musique où ne manque que l'harmonie municipale en casquettes. D'une certaine manière, c'est encore le temps de Vialatte... Et d'Henri Pourrat ! Lui aussi a son monument. Ambert est une ville d'écrivains.

Mon premier achat : *Les vaillances, farces et aventures de Gaspard des Montagnes*,

de Pourrat. Au détour d'une page, je découvre la preuve de l'amitié qui unissait les deux auteurs :

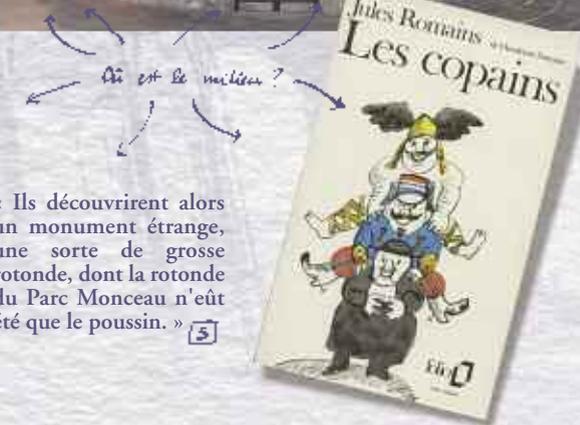
« Un après-dîner les cosaques arrivèrent à Ambert par le grand chemin. Le pauvre Alexandre Vialatte, marmot à collerette alors, l'a conté souvent... L'escadron tourna à droite entre les boutiques de la grand-rue. » [4]

Image réjouissante : Vialatte engoncé dans une collerette, guettant le passage de somptueux cavaliers dans les rues de la sous-préfecture !



Vialatte parle de l'Auvergne et de ceux qui l'ont écrite. Ses textes m'ont mené vers d'autres auteurs que le Livradois-Forez a inspirés. À croire que ces paysages ont quelque chose qui remue l'âme. Que l'air qui navigue entre les crêtes éblouit plus sûrement que le soleil.

Parmi ceux qui se sont arrêtés à Ambert, c'est Jules Romains qui m'a le plus amusé : il a eu la riche idée d'envoyer ses « Copains » se donner rendez-vous devant la façade de la mairie d'Ambert en pleine nuit :



« Ils découvrirent alors un monument étrange, une sorte de grosse rotonde, dont la rotonde du Parc Monceau n'eût été que le poussin. » [5]

« Quoi, dit Broudier, serait-ce la mairie d'Ambert ? » Ils se turent. " - Mais, dit Lesueur, d'une voix mal assurée, où est le milieu de la façade ? " Personne d'abord n'osa répondre. Broudier dit enfin : " - La mairie d'Ambert est une mairie dont la façade est partout, mais le milieu nulle part. »

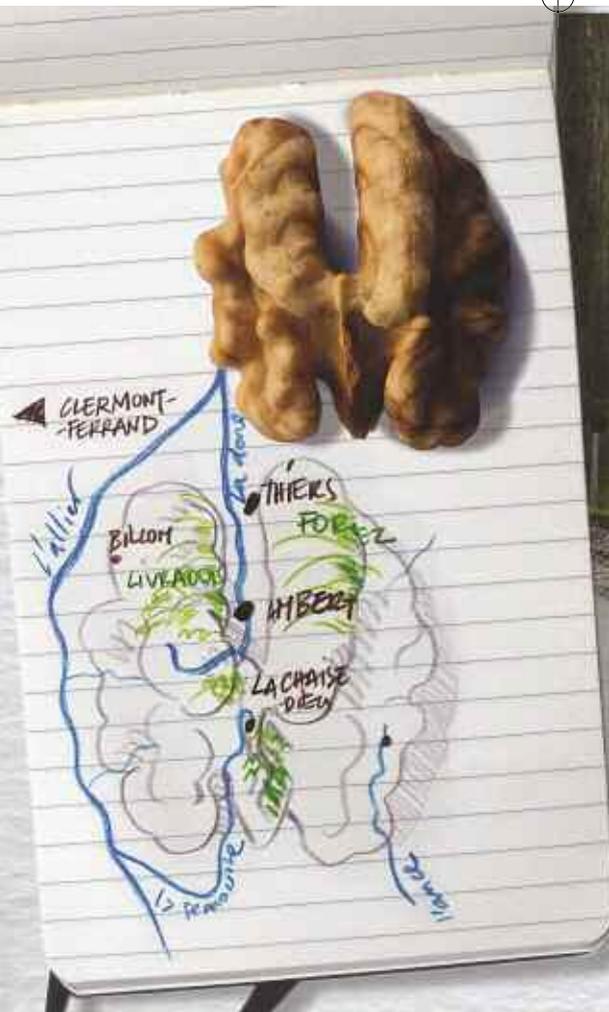
À LIRE [3] Alexandre Vialatte, *Antiquité du grand clozier*
[4] Henri Pourrat, *Gaspard des montagnes*
[5] Jules Romains, *Les copains*



Départ de mon camp de base (Ambert). L'heure de l'exploration est venue. Première étape : la maison du Parc naturel régional Livradois-Forez, à Saint-Gervais-sous-Meymont. La librairie d'Ambert m'a dit qu'il y avait là un centre de documentation où je pourrai trouver les livres et les cartes pour me guider sur les petites routes tortueuses, à la recherche des paysages décrits par Pourrat, Vialatte, et les autres.

Un petit clin d'œil à Vialatte m'a réjoui à l'entrée de l'Atelier encyclopédique : on nous assure qu'il s'agit là « d'un lieu irréfutable ».

J'ai emprunté quelques cartes et me suis installé dans le hall pour tracer mon itinéraire : Ambert, camp de base ; de là, rayonner : au nord et à l'est (Thiers, les Hautes-Chaumes, le val des papetiers)

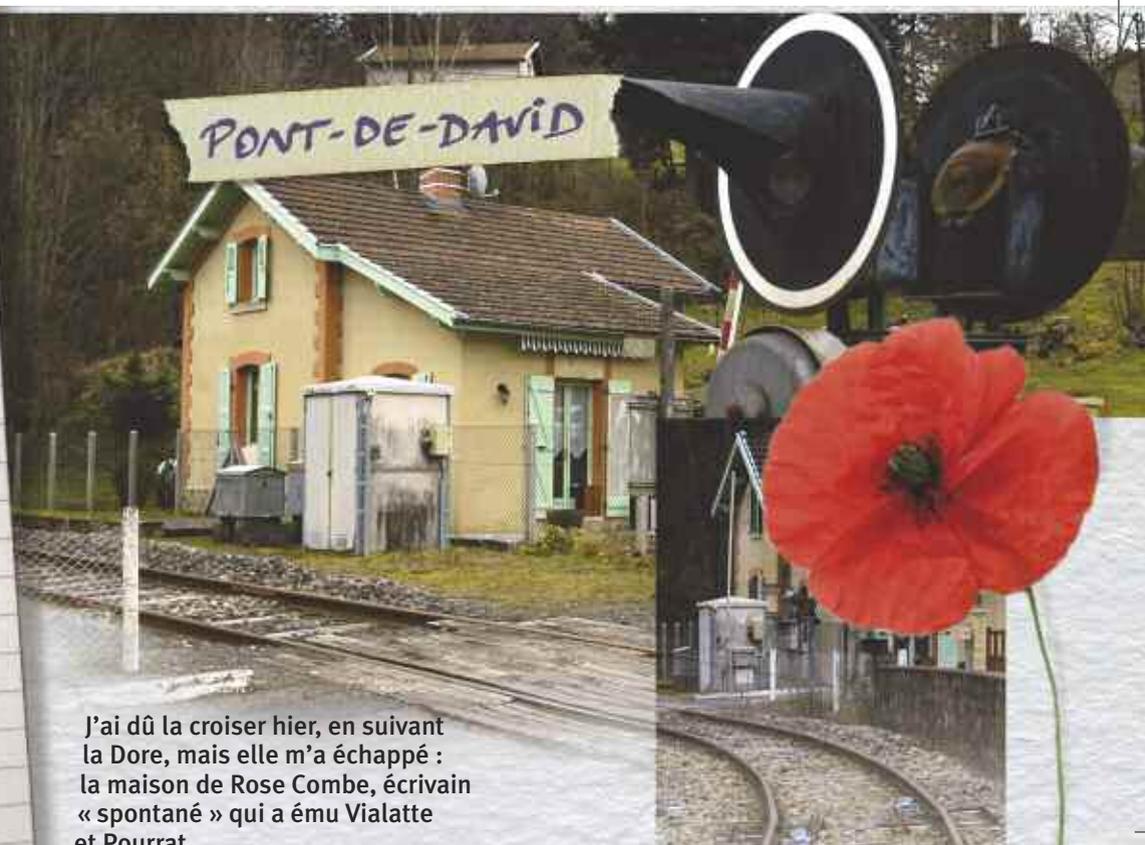


La maison du Parc naturel régional du Livradois - Forez

puis au sud et à l'ouest (Allègre, La Chaise-Dieu, le Haut-Livradois). Un pays tortueux qui s'élève de part et d'autre d'une vallée... Un pays comme un cerneau de noix, plein de petits vallons, de circonvolutions, de routes improbables qui ne connaissent pas la ligne droite.



ENCYCLOP'AN



J'ai dû la croiser hier, en suivant la Dore, mais elle m'a échappé : la maison de Rose Combe, écrivain « spontané » qui a ému Vialatte et Pourrat.

« Elle habitait un petit bâtiment de brique sorti des jeux de construction de la compagnie, d'où elle administrait la voie, distribuait les billets et régnait sur les neiges, une maison de chercheur d'or dans l'Alaska. »

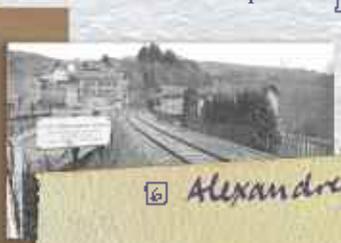
La petite maison de garde-barrière attend sagement en bord de voie ferrée. On ne soupçonne pas qu'elle hébergea un écrivain. Rose Combe n'a publié qu'un roman de son vivant, *Le Mile des Garrets* :

« Septembre traînait les premières brumes de l'automne sur les prairies basses qui bordent la Dore ; les fils de la Vierge, lourds de rosée, brillaient aux genêts de la buge, les prés reverdissaient après les dernières pluies. »

Puis elle est morte et Vialatte a écrit sur elle un texte d'une beauté stupéfiante. Aurait-elle rêvé telle épitaphe ?

« Pauvre M^{me} Combe, si fine, si naturelle, si vite enlevée à nos espoirs ! ... Je revois encore ses gros cahiers de moleskine, son écriture de bonne élève, sa fenêtre ornée de résédas. Son mari savait à peine lire ; elle écrivait sans ambition et sans public, sans en laisser souffrir ses devoirs de mère de famille et sa tâche de chef de station. Cette vocation née, comme un coquelicot, en bordure d'une voie de chemin de fer, avait la grâce des fleurs des champs. »

Vialatte a l'art d'écrire sur ... les écrivains ! C'était un chroniqueur. Ce que je ne suis pas. Mais tous méritent une petite biographie, qu'elle soit de Vialatte ou de moi.



Alexandre Vialatte, Cahier n° 19 : les berges de l'Age d'Or
Rose Combe, *Le Mile des Garrets*

Des biographies
glanées ici et là...



À LIRE



(Vialatte, encore)

HENRI POURRAT (1887 - 1969) l'Ambertois : " L'Auvergne a deux capitales : Clermont-Ferrand aux yeux de l'histoire et Henri Pourrat aux yeux de la poésie. Et c'est justice : Henri Pourrat a fait l'Auvergne. Il l'a trouvée, comme un vieux roman oublié là par les Gaulois, dans un sillon, sous romarin oublié là par les Gaulois, dans un sillon, toute couverte de vert-de-gris ; il l'a frottée, il l'a polie, il en a fait revivre la tête, il en a fait briller le profil. Bref, après l'avoir découverte, il l'a ornée, il l'a même retouchée, au besoin, il l'a inventée. " (dit Vialatte)

ALEXANDRE VIALATTE : du grand Alexandre je ne sais qu'écrire. Lui-même disait : "Je suis un écrivain notoirement méconnu", avant d'ajouter "l'homme n'est que poussière... C'est dire l'importance du plumeau." Sa plume a heureusement laissé plus de traces que son plumeau.



JEAN ANGLADE (né en 1915) le Thiernois : "Anglade se plaît aux sujets shakespeariens. Mais au milieu de tout ça, c'est l'homme qui l'intéresse. Il l'examine dans les deux camps d'un oeil égal. Et il cherche à les juger sagement."

(Vialatte, toujours)

ANTOINE SYLVÈRE (1888 - 1963) n'est pas romancier "Toinou", c'est lui. Son oeuvre, c'est son histoire, sa révolte. Jean et Marie, ses parents, ont vécu une existence sans joie, "que la nécessité d'acheter du pain et de se vêtir tant bien que mal empoisonne jusqu'à la mort". Toinou, lui, pousse son "oui d'un enfant auvergnat" contre la misère et la soumission. Nulle fioriture dans la langue un peu rude du récit. Un témoignage brut.



À LIRE Antoine Sylvere, Toinou, le oui d'un enfant auvergnat

LUCIEN GACHON (1893 - 1984), le géographe, né à Saint-Amant-Roches-Savine : "L'Auvergne, il l'a vue noire, on dirait qu'il y était. Le géologue dans sa bouche devient un roman d'aventure, un fait divers à l'échelle cosmique. Il est dans le secret des eaux, la confidence des fax de la terre et la complexité des vents."

À LIRE Lucien Gachon, Marie

GEORGE SAND : Elle est née Aurore Dupin en 1804, est morte sous son nom de plume en 1876. Euil besoin de raconter l'auteur de "La petite Fadette"... Elle vient traîner ses guêtres en Ivradois, à Thiers puis à Allègre deux lieux qui ont inspiré "La ville noire" et "Jean de la Roche".

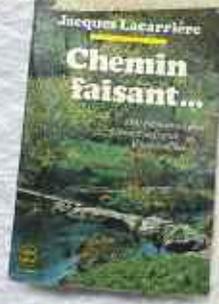
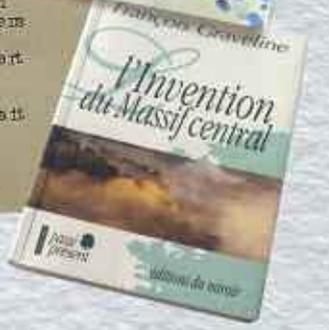


IMAGO SEXOYA : il n'existe pas (encore)... car il nous vient du futur, vers 2540. Ce qui ne l'a pas empêché d'écrire "Les îles d'Auvergne", une histoire fabuleuse... Les sommets auvergnats y sont devenus des îles après la montée des eaux jusqu'à 1000 mètres d'altitude. Pourrat déjà disait : " L'Auvergne est une île lointaine, peinte en bistre sur un méridien numéroté."

CLAUDE DRAVAINE est le pseudonyme de Jeanne Lichnerowicz d'Ambert, petite-fille de papetier. Elle choisit de vivre humblement à Bouras et lui consacre un livre : " Bouras, chronique d'un ancien village papetier". Pourrat et Vialatte l'encouragèrent à écrire.

JULES ROMAINS (1885 - 1972) : Louis Henri Jean Farigoule (car tel était son nom) est né en Haute-Loire. Un médecin de la-bes inspira peut-être son "Knock" ; tous les écoliers le connaissent. Ses "Copains" sont moins connus. eux, en tout cas, ignoraient la particularité de la mairie d'Ambert.

FRANÇOIS CHAVELINE est né en 1909, alors que Pourrat tirait sa révérence. Est-ce un hasard ? Depuis, il arpente les chemins d'estive, les chemins creux, les sommets et les vallées d'Auvergne, puis il façonne les mots qui réinventent le Massif Central.



JACQUES LACARRIERS (1925 - 2005), le voyageur. Son "Êté grec" l'a fait connaître du public en 1976... Mais trois ans auparavant, "Chemin faisant" il avait traversé la France, faisant halte au "Pays de Gaspard des montagnes" : "Je suis à 1600 mètres sur le plateau de Pierre-sur-Hauts, à la Croix de Foscat. Juste derrière moi, le grand baron où vivent chaque été le vieux berger, sa femme et son fils. Et tout autour, rien. Rien qu'une immensité à l'herbe rase, gonflée de mousse par endroits, là où coulent les rus, rien que ce dénuement des choses et de la terre, retournée maintenant à ses tons d'ocre terne, de vert fané."

À LIRE Jacques Lacarrière, Chemin faisant...

De loin Thiers est toute blanche sous le soleil. C'est bien la cité décrite par Anglade :



« D'abord, on n'y croit pas : elle a l'air d'une ville de théâtre, peinte sur une toile de fond. Avec ses maisons blanches dans la partie haute, noires dans le bas. »

Le site m'impressionne. La Durolle court dans l'ombre, engloutie sous les hauteurs où se serrent les maisons blanches. Les usines ne fonctionnent plus aujourd'hui. Georges Sand y avait décrit une vie grouillante, un peuple d'ouvriers plongés dans le noir de la ville basse. Tout un monde dans le Creux de l'Enfer. Aujourd'hui le diable semble l'avoir déserté pour d'autres horizons.



« Le trou d'Enfer ! Je suis de la plaine, moi, et je ne connaissais guère les précipices. Et puis un trou d'enfer au milieu d'une ville, ça ne me paraissait pas possible ! Et cependant j'entendais le grondement de la chute d'eau ; mais comme la nuit était venue et que les flammes des fourneaux montaient par centaines sous mes pieds, je vis tout à coup la cascade éclairée et rouge, et je m'imaginai voir courir et tomber du feu. »



Il n'y a plus autant de flammes et de fracas. Quelques jardins égayent le paysage, le linge sèche sur les étendoirs. Mais, à la nuit tombée, le Creux de l'Enfer est noir et humide. Il a refroidi. Les ouvriers ont déserté la ville basse, comme un jour de grève dans un roman de Jean Anglade :

« Toute la vallée, cœur et âme de la cité coutelière, se trouvait frappée de silence. Les maillets des papeteries demeuraient immobiles, de même que les meules des rouets, les martinets des forges. »

À Thiers, le chemin est rapide de l'Enfer au Bout du monde. Un chemin réunit ces deux lieux improbables :

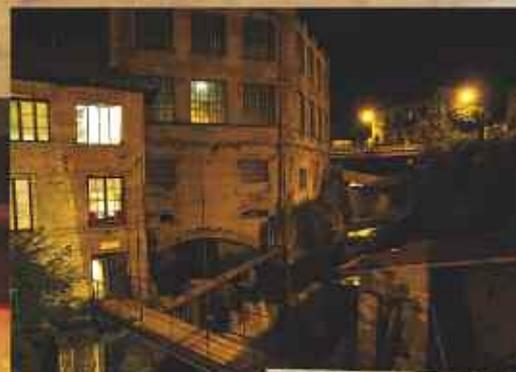
« Le rouet est installé dans la gorge de la rivière, à l'extrémité d'un chemin étroit mais encore carrossable, lieu appelé le Bout-du-Monde : au-delà, le chemin se fait sentier, on ne peut le suivre qu'à pied... »

C'est donc à pied que j'ai enfin atteint le bout du monde... et en suis revenu !

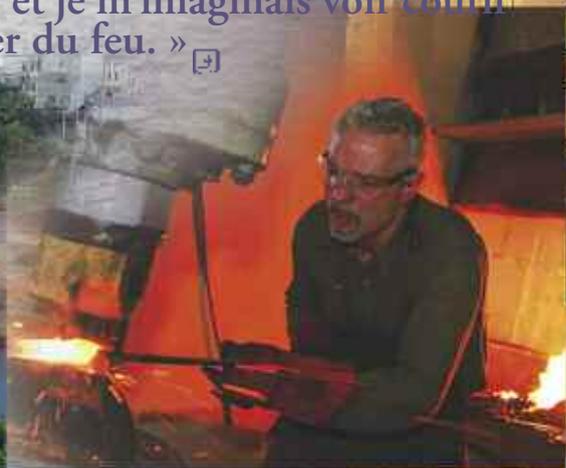
La ville haute est un tout autre monde. Du noir, on passe au blanc et rose des hautes façades claires qui regardent le paysage, serrées le long de rues étroites. À l'époque de George Sand, elle se parait de toutes les couleurs, se prenant alors pour une ville du sud :

« Là-haut, au lieu d'une bicoque misérable, une ville riche s'est élevée, une ville bariolée de couleurs tendres et riantes que les voyageurs comparent à une ville d'Italie, une ville quasi neuve avec des fontaines, des édifices, des routes ! C'est quelque chose, mon camarade, que d'être dans un endroit où les hommes ne sont ni endormis, ni inconstants, et il n'y a guère d'habitants de la ville haute qui ne regardent avec orgueil les fumées et les tonnerres de la ville basse monter dans les airs, comme un cantique et un encens, en l'honneur de celui qui les a fait grandir et prospérer. »

Image peut-être un peu exagérée par l'écrivain que celle d'une ville blanche et riche en haut, noire et industrielle en bas.



À LIRE George Sand, La ville noire
Jean Anglade, Les vents jaunes



COL DU BÉAL

Je me suis levé très tôt pour capturer le soleil.
Là-haut, sur les Hautes-Chaumes du Forez, les mots de Pourrat
ont trouvé un écho dans le vent qui balayait les herbes :



« Ce matin une lumière blanche court la montagne
comme à coups de faux, poursuivie par les ombres,
celles des nuages passant en lambeaux effrangés
et qui volent. Le soleil derrière eux ressemble à
une lune. La bise tire. Et toujours elle charrie
ces grisailles qui arrivent comme des créatures
pourchassés, glissent, défilent, si bas qu'on les
toucherait en levant la main, et fuient de biais
sur l'échine de la montagne. » [42]

C'est exactement cela : le grand
disque de platine du soleil, les pentes
d'herbes jaune, la vallée encore dans
l'ombre... La lumière pour moi seul,
pour un instant. Les Hautes-Chaumes
sont un monde à part. On ne touche
plus vraiment terre, tant le ciel
prend de place.

COL DES SUPEYRES, SENTIER
"LE COLPORTEUR DES JASSERIES"

Des ombres
passent sur
l'horizon.
Les nuages me
cachent les
sommets, au loin.
Pas de chance.
Pourtant, d'après
Gachon,

« de Pierre-sur-
Haute, le lever du
soleil est peut-être
plus beau à contem-
pler que du sommet
du Puy-de-Dôme. Si
un léger vent du
nord purifie le ciel
sans trop embrumer
les lointains, on voit
le soleil levant éclair-
er toutes les Alpes
occidentales... » [44]



À LIRE [40] Henri Pourrat, *Le chasseur de la nuit*
[44] Lucien Gachon, *Ci Auvergne et le Volage*
[42] François Graveline, *Ci invasions du Mamif Central*

Je suis resté toute une journée au cœur
de cet univers, marchant sur le sentier
du colporteur, de jasserie en jasserie,
avec le livre de François Graveline
à la main :

« Jasserie ? Ce mot est l'une des clefs de ce monde.
Il vous ouvre la porte, vous accueille, vous retient
longtemps. Il ne vous quitte plus. Des jasseries,
il n'en existe que là. (...) Je restai ébloui devant
la perfection de ces maisons-paysages, massives
et fragiles, ces corps de granit, ces murs ramassés,
épaulés sur la pente, encadrés de pans de chaume.
Des maisons-visages, des ermites qui connais-
saient tous les chants du vent et des sources. » [42]

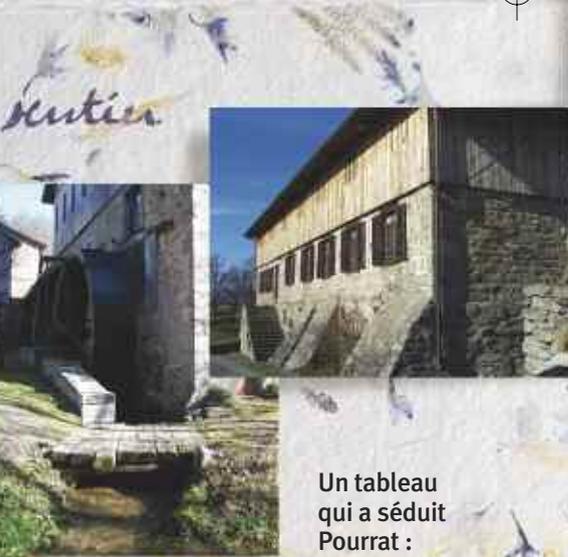
Les toits de chaumes touchent terre,
de peur de s'envoler, peut-être, dans
ces landes qui, elles, touchent le ciel.
Les jasseries sont ancrées au sol.
À quoi pouvaient rêver les femmes et
les enfants réfugiés si près des bêtes,
dans ces petites boîtes sombres et
chaudes, au milieu de rien ? Peut-être
y trouvaient-ils la paix, loin des hommes
restés en bas, à la ferme. Les écrivains,
eux, y trouvent l'inspiration :

« Maintenant, ce sont les sensations que l'on va
cueillir là-haut. Remarquez, cela soigne pas mal
de choses aussi. » disait un vieux cueilleur
de simples à Graveline. (À s'y connaître en herbes,
on s'y connaît peut-être aussi en hommes).
« Les Hautes-Chaumes sont l'un des grands
greniers du monde où l'homme redevient l'enfant
de ses sortilèges et de ses tourments ».



VALEYRE, départ du sentier des papetiers

Au départ du sentier des papetiers, la pierre du diable porte encore la trace de ses griffes... Mais s'il est passé par là, il n'y est pas resté : la vallée est une petite merveille champêtre, ouvragée, ciselée par l'homme depuis des siècles, sillonnée de petits béals où l'eau dévale en brillant.



Un tableau qui a séduit Pourrat :

« Des rustiques, ces papetiers, non pas des paysans. Autour des métairies y eut-il jamais ces jardins étagés en terrasses, si bien tenus, où le lys rouge fleurit dans la mélisse, le rosier de Damas et l'œillet de Chine sous l'arbre d'épine rose ? » (...) « Un pays de fraîcheur, de secret, de petits prés formant retraite dans ces combes ou gradins sur ces versants baignés d'air parmi les granits et les bouleaux ».

Au bout de la vallée est Nouara. Ici bat le cœur de Claude Dravaïne.

« A Nouara, où l'on arrive en remontant la route blanche au milieu des prés-vergers aux fonds d'arbres de toutes essences, qui font ressembler le pays à un parc immense, c'est le même frémissement d'eau et de feuilles, du moins plus sauvage et anobli d'un air de grandiose liberté. »

Posé dans le creux de la montagne, ce grand vaisseau de pierre semble là de toute éternité. On n'entend plus le martèlement des moulins à papier, ni le bruissement des roues à aube depuis longtemps ... Le silence ajoute à la magie du lieu. On s'y arrête sans y prendre garde.

J'ai continué dans les bois, après la cascade, pour rejoindre l'autre vallée : des haies, des chevaux, des moutons, un très vieux châtaignier tout tordu ... De l'homme, on sent la présence dans le moindre brin d'herbe.

Richard de Bas

Une grande descente, une course dans les feuilles : me voilà au moulin Richard de Bas.

« Dans ces moulins, le dépaysement est trop fort. (...) Entrer en ces cryptes humides où l'on ne voit rien qui ne soit usé, effrûsté, patiné, c'est comme s'enfoncer dans les âges ... Il y a, flottant dans l'air, un goût d'ancienneté : l'odeur de pauvre des chiffons mêlée à cet évent de cave. C'est le goût même des papeteries qui fait, plus que tout le reste, de leur monde un monde à part. »

Ici encore, ce que je vois fait écho aux mots de Pourrat. Le moulin papetier me prend et me surprend. À la fois sombre et lumineux, frais et chaleureux, plein d'odeurs nouvelles. La roue à aube, le martèlement des maillets, la pâte à papier qui repose, la presse, le séchoir... Les derniers soupirs d'un univers presque disparu.

Le Livradois-Forez tel que je le vis est une succession de petits mondes qui cohabitent avec bonheur. Petits mondes et grandes émotions. Grands vents dans les ciels immenses et petits creux secrets de vallées. Grands éclats de matins tout neufs ou patine rassurante des temps anciens. On a le choix : s'envoler ou se reposer.

À LIRE 25 Henri Pourrat, *Dans l'herbe des trois vallées*
Claude Dravaïne, *Nouara, chronique d'un ancien*
village papetier



En route vers le sud

Autres paysages, autres auteurs. Finie la simplicité ronde de la vallée de la Dore. Le pays est à la fois plus ouvert et plus cloisonné. Comme ce que décrivait Gachon :

[14] « La patience paysanne avait cousu, par fines reprises, par surjets, ou plus souvent par ourlets, le pré au pré, le champ au champ, de manière à former des ensembles sans cesse agrandis jusqu'à ce que la pâture ou le bois fussent relégués, pour toujours croyait-on, sur leurs domaines prédestinés. »

Les collines succèdent aux collines, entre bois et champs.

Et puis, au loin, se dessine la silhouette harmonieuse du Mont-Bar, et en face, une grande porte en plein ciel.



Assis au pied de la potence, je me suis plongé dans *Les îles d'Auvergne*, L'histoire est étonnante : elle m'a transporté très loin, en 2540, après la grande montée des eaux jusqu'à 1 000 mètres d'altitude. Un peu plus et je n'aurais pas été étonné, en levant les yeux, de voir voler quelques goélands ou rencontrer Imago Sekoya...

« Sur la plage d'Allègre (...) quelques indigènes fouillent le sable rouge à la recherche de coquillages ou d'objets rendus par la marée... Ce soir les mouettes ne sont pas seules à voler, un gros dirigeable à cellules descend sur le Mont Bar. La nuit vient du golfe du Velay. Elle enveloppe la baie. »

Le soir, je me suis aventuré jusqu'au Mont-Bar. L'ancien volcan endormi est un havre de paix...

[15]



À LIRE Lucien Gachon [14] *L'Auvergne et le Velay*
[15] *Imago Sekoya*, *Les îles d'Auvergne*
[16] *George Sand*, *Jean de la Roche*

« Je me laissai tomber sur l'herbe vers le milieu du lac tari. Les bouleaux interceptaient fort peu la vue, et mon regard embrassait l'épaisse et magnifique ceinture de hêtres qui entoure le rebord du cirque avec une régularité que ne surpassaient guère les soins de l'homme. »

[16]

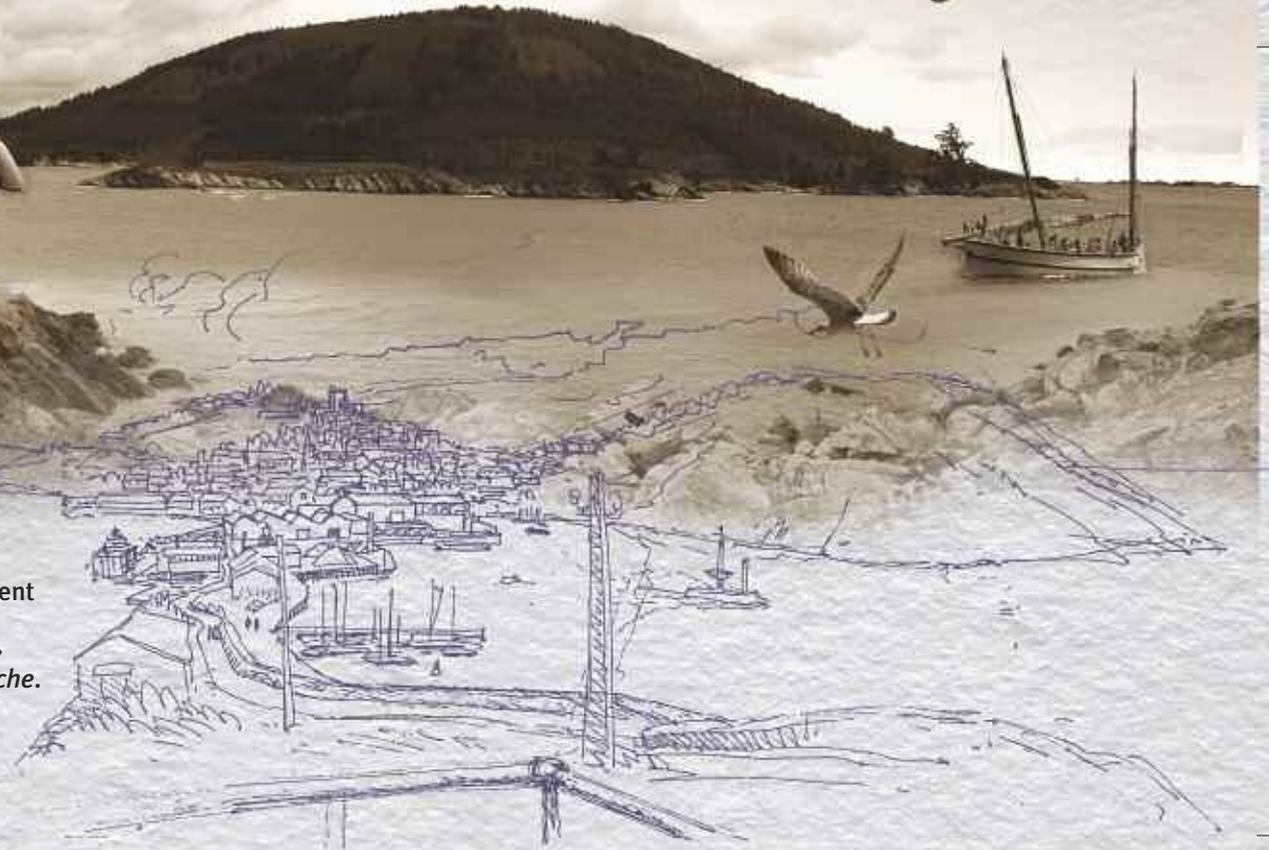
Quant à moi, je ne m'y risquerai pas. Autant suivre le sentier qui fait le tour du cratère.

Le Mont Bar, rétif, insoumis, a toujours su contrer la volonté de l'homme qui voulait l'assécher totalement : la tourbière est encore vive. Je préfère la contempler du bord, incendiée soudain par les derniers rayons du soleil.

ALLÈGRE

La grande porte au-dessus du village a reçu le triste nom de potence. En réalité, d'après le guide de visite du bourg, c'est tout ce qui reste d'un immense château. Il faut faire appel à son imagination.

De grands hêtres entourent un large disque d'herbes. On dirait qu'ils n'osent en franchir la frontière... J'ai sorti de mon sac le dernier « compagnon » littéraire de la journée : *Jean de la Roche*. *George Sand* fait avancer son héros jusqu'au milieu de la tourbière du Mont-Bar pour s'y asseoir :





La Chaise-Dieu

Trajet nocturne. La Chaise-Dieu est comme un phare dans la nuit. Un phare sur une île. L'impression est encore vraie, une fois le soleil levé : une ville comme une île perdue au cœur d'un océan de forêts. C'est peut-être la lecture des îles d'Auvergne qui m'obsède :

« À l'autre bout de l'île, le port de pêche de La Chaise-Dieu. Il y a beaucoup de monde sur le marché à poissons. (...) Au-dessus des quais, la masse trapue de l'abbatiale. Bruits du port, silence de l'abbaye... » [45]

Chénerailles

Tout autour, à perte de vue, un océan de forêt encercle l'île de La Chaise-Dieu. Des bois qui ont inspiré les pages noires de Pourrat, dans *Gaspard des montagnes* :

« Elle n'ont rien de trop gai, les forêts qui s'en vont sur ces plateaux, du côté de La Chaise-Dieu. Des sapins, des sapins, des sapins, jamais une âme.(...) il y a des endroits où le soleil semble n'avoir point percé depuis des mondes d'années : c'est sombre, c'est noir, c'est la mort. » [4]

Il faut dire, que dans le roman, c'est d'ici que vient le malheur. Alors je suis allé jusqu'à Chénerailles, l'antichambre du tragique, ce domaine que Pourrat n'a jamais voulu voir. Il a préféré le réinventer.

LES FORETS DU HAUT-LIVRADOIS

Graveline a su trouver les mots :

« Je ne sais pas bien où commence le haut Livradois mais je sais où le trouver. Quelque part, entre Saint-Germain-l'Herm, Cunlhat et Saint-Amant-Roches-Savine, une route, jamais la même, passe sous les arbres. Au bout d'un moment, on la quitte pour un chemin ou un autre, puis, sans s'en apercevoir, on marche à travers bois... Le vent passe et repasse, fait les cent pas au-dessus ; Il est loin, le ciel davantage. » [42]

Pourrat a teinté ces forêts de noir. J'y vois pour ma part toutes les nuances du vert. Le Haut-Livradois est bien

« un déchaînement d'arbres, un autre élément »



Imago Sekoya s'est arrêté... s'arrêtera ici dans 500 ans pour visiter l'abbaye. Elle sera toujours là... Un grand vaisseau surplombant un port qui n'existe pas encore. L'idée est belle. À défaut de quais, j'ai grimpé dans la tour Clémentine avant de déambuler dans les ruelles. Les épaisses maisons de granit semblent minuscules sous la masse de l'abbaye. Cet énorme édifice au milieu d'un « nulle part » ne cesse de me surprendre. C'est ici que Robert de Turlande, le fondateur, est venu s'élever loin des tumultes du monde.

« Avec son escalier de pierre crevassé, creusé d'usure, à rampe d'un pied de large, son palier carré ceint d'un parapet, ses contreforts où poussaient des fougères et de la gueule-de-loup, elle avait quelque air de forteresse. » [7]

En réalité, Chénerailles est une clairière accueillante au milieu des bois. L'herbe est fraîche, rase, une allée de grands chênes mène aux maisons de pierre, comme un petit village qui se suffit à soi-même.



Au cœur de ces forêts, je me suis attardé à Boisgrand et ses Pierres Folles. Une clairière de pierres dressées dans un univers végétal. C'est l'endroit idéal pour s'enivrer d'odeurs de sève, s'asseoir sur des tapis de mousses, écouter bruissier les branches, vrombir les insectes, chanter une foule d'oiseaux... et regarder un papillon orange venir butiner une jasione toute bleue. Une

« respiration lumineuse. »

À LIRE [4] Henri Pourrat, *Gaspard des montagnes*
[45] Imago Sekoya, *Les îles d'Auvergne*

[42] François Graveline, *C'est l'invention du Marnif Central*



NOTRE-DAME DE MONS

Lever du soleil, assis sur le parvis de l'église...

Un édifice rustique, plein de contreforts, avec son petit cimetière suranné. Au loin, les chants des coqs résonnent. L'endroit est plein de douceur.

J'ouvre *Gaspard des Montagnes*. Je l'ai gardé, comme on garde son bonbon favori au fond de la poche.

Saint-Amand-Roche-Sarrieu

« Au bout c'était un découvert de prairies balayées du vent, avec, sur son dos de colline, Saint-Amand, ses jardins en casiers, ses toits en escaliers, son clocher trapu. » 4

C'est aujourd'hui un bourg tranquille environné de bois... L'auberge de Gaspard, « la belle bergère », n'existe plus. Ou alors, je ne l'ai pas trouvée.



« À la belle bergère, poste impériale ». Le long du mur, quelque tas d'écorce sentait la montagne. Du tuyau de fer fluait une eau crue que bousculait la bise. Les murailles étaient d'un granit sombre où le lichen mettait des rosaces dorées. »

Sur la place, l'église de pierre claire capte les rayons du soleil. Devant, à côté de la fontaine en pierre noire qui crache une eau claire et froide, le monument aux morts de la Grande Guerre porte des noms connus : ici vécut des Gachon, des Vialatte, des Pourrat... Noms familiers désormais. Me voici au cœur de ce pays.

Le bois des Fourches

Encore un bois où chercher les frayeurs du temps de Gaspard :

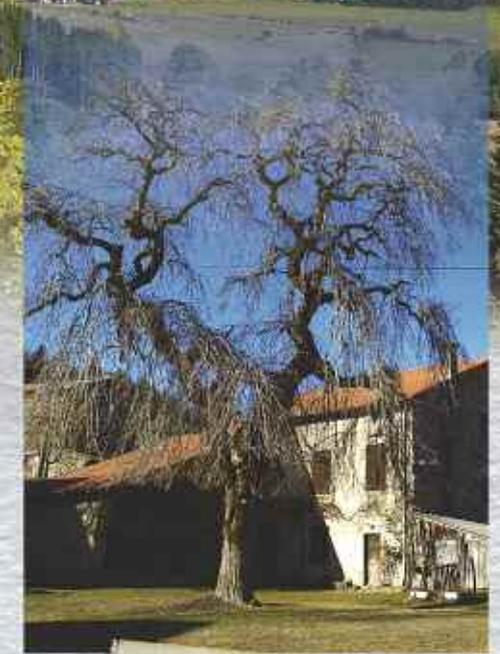
« Le point, c'est que ce bois avait une réputation fort maléfique ».

En guise de maléfices, quelques champignons, un monde de myrtilles et de fleurs des bois, un écureuil... Le bois des Fourches ne mérite plus sa réputation.

« On contait qu'un jour le diable se promenait par là avec le vent son compère pour lui tenir compagnie : "J'ai, dit le diable, affaire céans ; tandis que j'y vaque, demeure ici à m'attendre." Depuis, tandis que le vent s'en donne à l'entour, il n'en est pas sorti encore. »

Le diable, je ne l'ai pas trouvé. Il a dû trouver ailleurs.

À LIRE Henri Pourrat *Gaspard des montagnes*

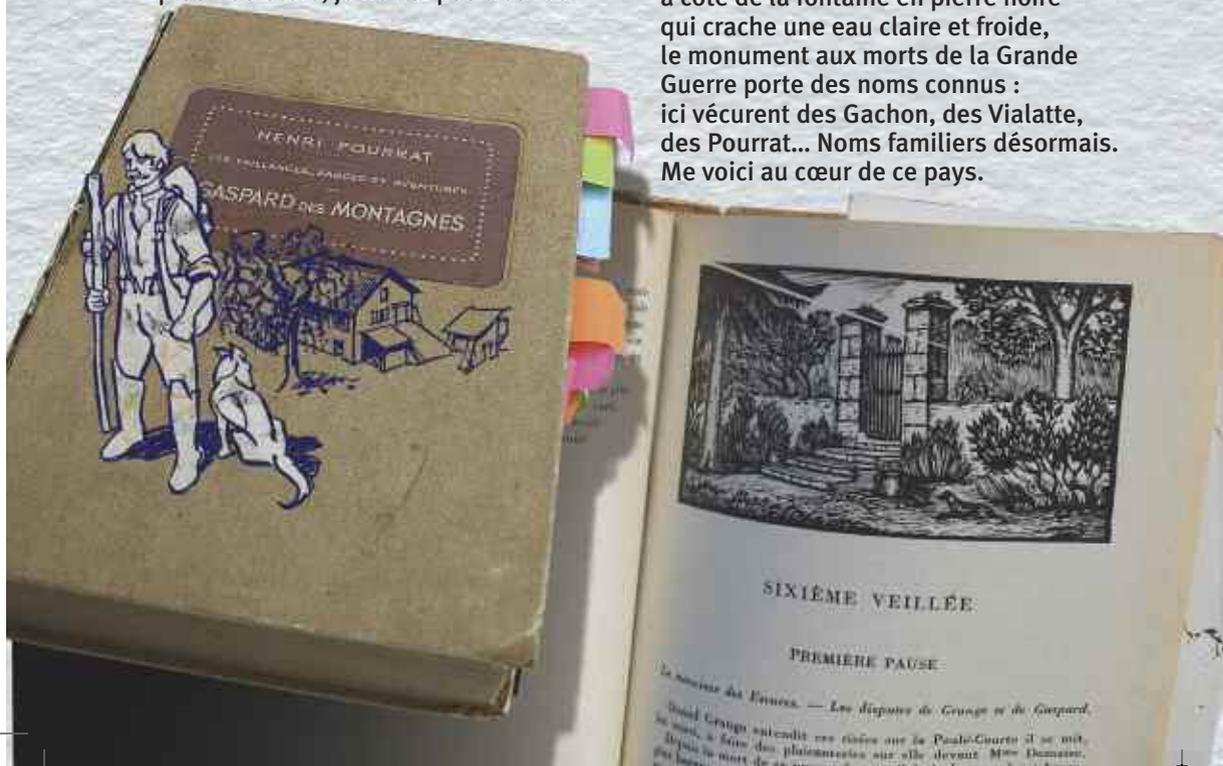


Les Escures

À quelques pas du Bois des Fourches, Les Escures sont le point central du roman. La demeure, est massive, imposante. Dans la cour, le frêne pleureur décrit par Pourrat est encore debout.

« De la cour du frêne pleureur, le château ruineux faisait encore figure de château avec ses fenêtres grillagées de fer, ses échauguettes. L'allée de gros sorbiers tors, chargés de grappes, s'en allait vers les monts pointus et bleus de l'Hermitage comme vers quelque contrée biblique derrière quoi il n'y aurait plus que le paradis des nuées. Trois pas encore sur l'herbe, on aurait été hors du monde. »

Je n'ai pas cherché à entrer, j'ai préféré garder le mystère.



SUS MONTARGUES

Dernière étape de mon exploration paysagère et littéraire. Ma route s'achève sur les lieux de l'enfance de Gaspard, là où commence le roman de Pourrat.

« Gaspard était natif de Susmontargues, qui est un joli endroit dans les monts du Livradois, à trois lieues d'Ambert, côté de soir. Terroir pauvre et maigre, et difficile, à la rigueur du temps. Là-haut, on pousse la neige huit mois de l'année avec son ventre. (...) Parmi ses jardinets de choux verts et de framboisiers ceints de leurs parapets, le village est assis en belle vue, bien au-dessus du bourg de Champétières ; et sur ces découverts, le grand air court, aussi brillant que l'eau de roche qui saute de partout. »

Champétières-des-Vallons est un assez gros village dans un fond, en pays riant, verdoyant, à côté de Saint-Ferréol-des-Côtes, qui se dresse en pleine hauteur. C'est encore la montagne.



Va, ma petite châtelaine, cet homme, c'est le déplanterai

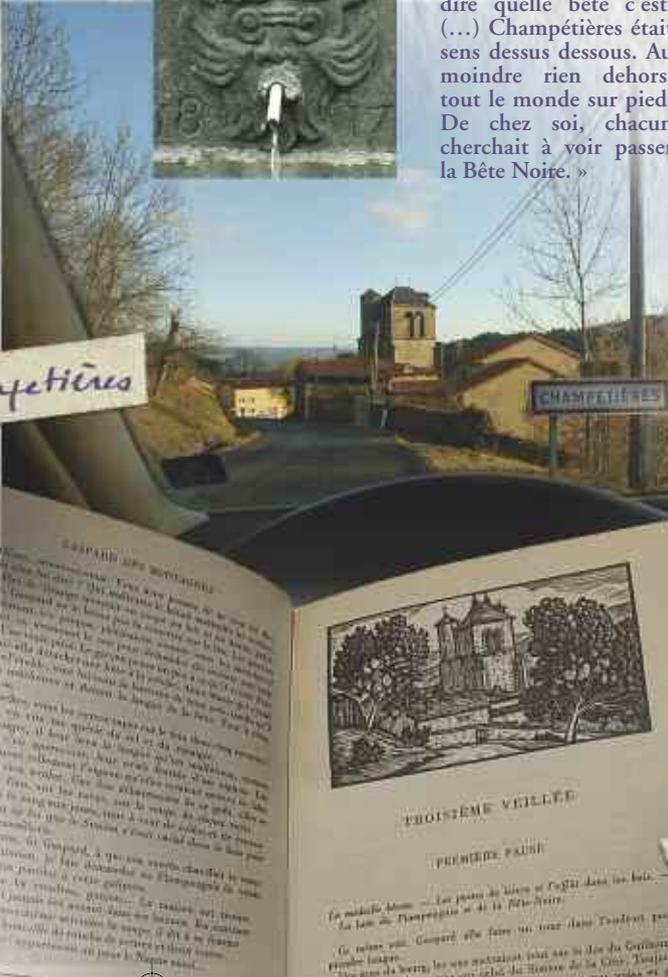


Le village donne toujours cette impression de rudesse : de grosses belles fermes de pierre, des poirières contre les murs, un chien qui passe, un vieux lavoir couvert accompagné d'une roselière... Et cette belle vue sur le Forez.

Champétières, en contrebas, c'est un retour à la lumière.

« Champétières-des-Vallons est un assez gros village dans un fond, en pays riant, verdoyant (...). C'est encore la montagne, au-dessous de Susmontargues, mais l'air y est plus doux et le soleil plus chaud. »

Champétières



Le dolmen de Boisseyres

Pourrat ne s'est pas trompé en amenant ici un Gaspard de 17 ans, plein de force et de vie : le village regarde vers le sud et attrape la lumière. Les crépis colorés, la fontaine scintillante devant l'église... J'ai trempé la main dans l'eau fraîche : au fond nagent de curieux poissons rouges et blancs peut-être égarés là par un japonais de passage. En bas du village, il y a une deuxième fontaine en pierre de volvic noire. Elle porte deux visages grimaçants. Peut-être un souvenir de la galipote ?



« La galipote, qu'on appelle encore la bête noire, personne ne peut dire quelle bête c'est. (...) Champétières était sens dessus dessous. Au moindre rien dehors, tout le monde sur pied. De chez soi, chacun cherchait à voir passer la Bête Noire. »

Dans le roman, Gaspard quitte l'enfance lorsqu'il part à la guerre. Le chemin du départ le mène au dolmen de Boisseyres. C'est un bon lieu pour quitter le Livradois, pour faire mes adieux à ce paysage, au-dessus de la vallée de la Dore.

Pourrat



« Le garçon était arrivé à Pierre-Couverte, un énorme pan de pierre brute sur quatre autres pans au milieu d'une jachère d'herbes folles et de clochettes bleues. (...) On dit assez de choses : que la pierre pèse sur un crapaud qui de son dos toutes les nuits la soulève. Gaspard passant se rappelait ce conte, et il se sentait sur la poitrine une masse plus lourde que la Pierre-Couverte. »

Du dolmen, on embrasse du regard la montagne et la vallée. Gaspard partait en guerre. Je rentre chez moi, empli d'horizons immenses et de forêts profondes, de prairies balayées par les vents et de talus moussus. Des paysages façonnés par la main de l'homme... Ou peut-être par ses mots. Oui, ce sont peut-être ces écrivains, mes guides, qui ont enchanté ces paysages.

À Lire Henri Pourrat, Gaspard des montagnes



TROISIÈME VILLETTÉ

PRIÈRE PAÏNÉ

La messe de l'église... Les jours de fête se font dans les bois... La messe de l'église se fait dans les bois... La messe de l'église se fait dans les bois...